

**Robert Fidenti**

Bon on va y aller pour ne pas perdre de temps. Donc la projection sera passée un peu plus tard.

Philippe Fayeton, je le présenterai moi surtout comme étant un des piliers de Volubilis, c'est quelqu'un qui dans nos réunions depuis la création de Volubilis apporte beaucoup au niveau de la réflexion et là par rapport à la thématique qui nous est apportée, c'est plutôt le chercheur en sémiotique urbaine qu'on est allé chercher.

Je vais être très court dans sa présentation parce que si je voulais être provocateur je dirai que c'est un architecte urbaniste, mais ça je sais qu'il n'aime pas trop, donc on va plutôt être sur la réflexion et il se présentera à travers son exposé ce qui permettra de mieux le définir. Philippe ?

●**Philippe Fayeton**

Bien. Moi aussi j'avais des images à vous montrer, sur Power Point, c'était magnifique, c'était vraiment formidable mais on arrive pas à le brancher. C'est l'intégrisme vraisemblablement de Macintosh vis-à-vis des PC et inversement. On va se débrouiller sans image.

Bien, notre thème donc cette année ce sont les échanges marchands et la ville et en petit, développement durable, vous avez vu, c'est en petit, il ne faut pas exagérer non plus.

Alors, la ville c'est quand même un peu notre truc sur lequel on se retourne régulièrement. Aujourd'hui, en gros depuis le 18<sup>ème</sup> siècle, la ville n'est plus la ville. C'est à dire ce n'est plus une chose... un peu comme Avignon, vous voyez, bien construite, qu'on voit dans le paysage, avec un mur tout autour, éventuellement des créneaux, qu'on peut assaillir, qu'on peut bloquer et dont on donne les clefs pour calmer le jeu. Donc la ville ce n'est plus la ville. Pourquoi ? Bien tout simplement depuis qu'elle s'est transformée, depuis qu'on parle de centre ville, on ne parlait pas de centre ville au 15<sup>ème</sup> siècle. On parle même d'hyper centre. Attention, à Avignon il y a un hyper centre, c'est vraiment le cœur de... Et puis dans le même temps on parle de mégapole, de métropole, donc la ville c'est une espèce de chose, un concept un peu vague, peut être un peu passéiste, mais enfin on ne sait pas trop de quoi on parle en fait. On est bien pour commencer parce qu'on ne sait déjà pas de quoi on parle.

Alors on va essayer d'aller voir du côté des échanges et Claude Bernard disait que les êtres vivants échangent en permanence des gaz intérieurs vers des gaz extérieurs. Alors on peut aussi échanger, au delà des gaz, on peut aussi échanger des banalités, des horions, des bons procédés, des banalités, des légumes, des coups bas, des regards, des idées, des photos, des adresses, des baisers, des cartes de visites, des cartes pokémon aussi, beaucoup..., des prisonniers, des territoires, des appartements, des notes diplomatiques et puis même parfois un cheval borgne contre un cheval aveugle. Il y a aussi les échanges Nord-Sud.

Alors qu'est ce que c'est que l'échange ? Quand on m'a dit que le thème ça allait être les échanges, je suis allé voir... à ma gauche j'ai le Petit Robert. Le Petit Robert... formidable, il me dit : « Échange : opération par laquelle on échange des biens ». J'étais un peu court. Il ajoute « ou des personnes considérées comme des biens », ce qui est quand même une référence à notre histoire. Alors étant un peu court avec mon Petit Robert je suis allé voir juste à côté Code civil. Article 1702 « Contrat par lequel les parties se donnent respectivement une chose pour une autre ». Là aussi moi je suis sec là dessus. En feuilletant un peu plus loin dans le Code civil on apprend que : « L'échange, le troc entre deux choses d'inégale valeur, peut être compensé par le versement d'une soultte ». Et puis on nous dit aussi que « Le commerce est l'échange indirect réalisé par l'intermédiaire de la monnaie », et là on rejoint notre thème de l'échange marchand.

Mais en fait c'est avec l'ethnologie que l'on va comprendre ce qu'est l'échange. L'ethnologie c'est un vieux truc, c'est très vieux, c'est... en fait ce sont Hérodote et Aristote qui ont commencé tout simplement à aller voir ce qui se passait chez les autres. C'est ça l'ethnologie, comment ça marche chez les autres. C'est devenu une science au 19<sup>ème</sup> siècle et on a eu la chance d'avoir, en 1924, la publication d'un essai sur le don, par Marcel Mauss, qui justement tombe tout à fait à point pour nos Journées. Parce qu'il nous montre que l'échange est un fait culturel inscrit dans le processus du don.

Alors l'échange comment ça marche ? C'est un peu compliqué parce qu'on nous dit que ça fonctionne en deux temps : je donne et puis quelques temps après on va me rendre. Ce sera le contre don. Mais en fait c'est deux temps et deux niveaux. Parce que le donneur donne, premier temps, premier niveau. Mais deuxième niveau, immédiatement il acquiert une certaine satisfaction d'avoir donné. D'abord c'est la marque de sa grandeur, ou de sa puissance, ou de son affection, il a donc prouvé quelque chose à la société, en tous cas à celui qui est le bénéficiaire. Le deuxième temps le bénéficiaire rend, faut quand même pas... on est quand même pas des bêtes. Et puis lui aussi il a un deuxième niveau, c'est qu'ayant donné en retour un équivalent, il va aussi se libérer de sa dette. Donc il va se libérer de sa dette à ses propres yeux, aux yeux du donneur, aux yeux de la société entière. Ce don que l'on voit dans des sociétés que nous appelons archaïques ou primitives ou premières suivant les époques, évolue tout simplement vers l'échange, l'échange qui n'est rien d'autre qu'une

évolution du don dans laquelle le contre don est prévu d'avance. C'est tout. Au lieu que le contre don soit tacite, eh bien là il est clairement explicite depuis le début.

L'échange d'une chose... c'est vraiment dommage qu'il n'y ait pas les images parce que c'était beau mon truc... donc l'échange d'une chose contre une autre. Ça suppose qu'il y a un équilibre de valeur entre les deux choses à échanger, évidemment. Alors là valeur d'échange, valeur d'usage, j'ai entendu ça tout à l'heure, référence à l'oncle Marx, mais il ne faut pas croire que c'est une idée à Karl Marx. Valeur d'usage, valeur d'échange, c'est plutôt Aristote qui a décortiqué la chose comme ça, deux mille ans avant Marx, donc ça ne peut pas être... on ne peut pas imaginer que ce soit de ce socialisme dangereux dont on parlait tout à l'heure.

Donc échanger une chose contre une autre n'a de sens véritablement que si la chose obtenue présente une avantage. Pourquoi est ce que j'échangerais une chose contre une autre si elles ont absolument la même valeur. Il faut bien un moteur pour déplacer les deux choses, pour qu'elles changent de plateau sur la balance. Quel est ce moteur ? C'est le désir, c'est le besoin éventuellement. Le désir ou le besoin vont être les moteurs de ces déplacements des choses. Ce qui veut dire que dans l'échange il y a production d'une valeur supplémentaire qui est la satisfaction du besoin, du désir. Si j'ai trois salades et que je veux une côtelette, je vais échanger trois salades contre une côtelette, sous réserve que l'autre en face soit d'accord. Cela veut dire que j'ai beaucoup plus envie d'avoir ces salades que cette côtelette. Donc j'y gagne, j'y gagne dans l'échange. Alors on suppose donc qu'il y ait réciprocité du désir, on est bien d'accord, mais quand l'autre n'a pas ce désir, qu'est ce que je fais ? Je tape dessus. Cela s'appelle la violence. Je peux remplacer d'une certaine façon le désir de l'autre qui est absent par la violence que je fais en lui tapant dessus. La bourse ou la vie, c'est ça en gros.

Alors ça peut être aussi un peu moins méchant. Ça peut être simplement la violence de la nécessité : j'ai absolument besoin de d'acheter cette bouteille d'eau parce que je vais crever de soif. Je l'achète très cher. Qu'est ce qu'on voit apparaître ? C'est qu'il y a un désir immense et de l'autre côté il y a l'utilisation de la violence du besoin, c'est à dire que je vais payer très cher, donc il n'y aura pas équivalence – s'il pouvait y avoir équivalence – entre de l'argent et de l'eau. Mais en fait c'est la grandeur, la force de mon besoin, de mon désir qui va équilibrer le prix éhonté de cette bouteille d'eau. Alors c'est facile, en haut évidemment, quand on est à 4 000 mètres, on arrive en haut, on achète une tarte extrêmement cher, tout le monde l'accepte. On accepte un peu moins que cette violence s'exerce sur des populations entières qui sont obligées de vendre à bas prix ce qui leur seul moyen de subsistance tout simplement parce que nous avons les moyens d'exercer cette violence.

Voilà donc cette histoire du monopole dont parlait Dagognet, monopole de droit, de fait, monopole géographique. Il y a même des gens qui sont allés jusqu'à échanger des biens totalement fugitifs contre des biens éternels. Pensez à Faust, une jeunesse qui ne dure pas longtemps contre une vie éternelle et son âme. Mais il n'y avait pas la loi Scrivner pour lui permettre de se rétracter et elle est là justement, c'est cette petite différence qui fait que c'est la civilisation.

Encore un point sur ces échanges. Lorsque que je m'arrête au feu rouge en allant sur la route de Marseille, il y a immédiatement un petit Roumain qui vient me nettoyer mon pare brise. Il n'est pas toujours Roumain d'ailleurs mais en tout cas il a le même ustensile. C'est une violence qu'il me fait, il m'exprime son désir d'avoir 1 euro. Moi je n'ai vraiment pas envie qu'on me nettoie mon pare brise, j'en ai rien à fiche. Il n'empêche que je me sens obligé de lui donner mon euro. Rien ne m'y oblige, simplement ça me fait du bien de lui donner, je me... ça me calme et si je ne lui donne pas mais je vais être en colère contre lui, non pas contre moi mais contre lui. Je vais trouver qu'il est agressif et qu'il n'a pas à être là et... Il y a donc là aussi un équilibre de cette violence.

Donc on voit émerger que dans la notion d'échanges, on peut dire qu'ils sont plus ou moins équitables, plus ou moins librement consentis, et plus ou moins imposés par la nécessité, ou le besoin ou la contrainte. Alors là vous manquez évidemment le pire. Sur mes images j'avais représenté ce que j'appelle le « magicube des échanges ». Vous vous souvenez de ce truc qui rend fou, qu'on tourne dans tous les sens, c'était extrêmement explicite. J'essaie autrement. Pour essayer d'analyser ce que sont les échanges : premier axe, un axe simplement économique en disant il y a les échanges marchands et les échanges non marchands, c'est simple. J'achète un paquet de cigarettes c'est marchand, je discute avec la voisine, c'est un échange, on est bien d'accord, ce n'est pas marchand. Mais cela ne suffit pas, parce qu'il y a des échanges qui sont illicites et d'autres licites, c'est l'axe juridique qui vient s'imposer là dessus. Exemple d'échanges marchands illicites : j'achète un paquet de cigarettes sur le parking du Casino, c'est illicite. Si je vais au bureau de tabac c'est licite. Et ce n'est pas le même prix c'est vrai. Echange non marchand : illicite, j'arrache le sac de la voisine, éventuellement en lui tapant dessus. Bon vous voyez qu'il y a déjà... ces échanges marchands ne sont plus qu'un quart des échanges.

Mais si maintenant je me dis : attention, développement durable, éthique, je suis un type super, je veux que ça marche bien, etc., il y a un axe éthique qui vient se surimposer et constituer, dans ces trois axes, le magicube des échanges. C'est à dire que l'échange marchand c'était la moitié des échanges, et puis ensuite ça devient le quart marchand licite et si je dis marchand licite moral, ce n'est plus que le huitième. L'échange marchand licite moral est très peu répandu finalement. Il y a même des quartiers et des villes où il n'y a plus de boutiques, mais il y a beaucoup de commerce.

Maintenant on va essayer d'être plus simple, dire quelles sont les composantes de l'échange. Qui tiennent en six points, c'est simple.

Quoi ? L'objet, le service que j'échange.

Qui ? Qui échange. Il est évident que si un gamin de 16 ans qui achète des cigarettes ça va, s'il a 15 ans ça ne va plus. C'est pourtant le même objet au même endroit, il est simplement devenu illicite. Qu'est ce que ça a

changé dans l'échange ?

Où ? Mais il y a des endroits où on ne peut pas vendre certaines choses . Vous vous souvenez de l'histoire des marchands du temple, ça n'avait pas plu. À Notre Dame de Paris, j'ai récemment entendu le prêtre... enfin le responsable qui s'occupe de la gestion de la chose, du bâtiment, qui nous a expliqué que les cartes postales et les cierges vendus à l'intérieur de Notre Dame de Paris représentent l'essentiel du budget d'entretien. Alors qui ? Le clergé a le droit. Quoi ? Des cierges, des bougies, des cartes postales, des trucs comme ça. Ça ça marche. Donc il y a des choses qui sont licites à cet endroit là et à ce moment là, pour ces personnes là.

Quand ? Eh bien évidemment il y a des heures où l'on ne peut pas vendre, il y a des heures où... il y a même des jours où on a le droit de vendre du muguet sans demander l'autorisation.

Et puis comment ? Eh bien la vente forcée est interdite, de même que le refus de vente. Le refus de vente est interdit aux commerçants, mais pas aux professions libérales, parce que les professions libérales sont d'un autre monde, elles ne font pas de commerce. Lorsque vous allez voir un architecte il ne vous vend pas son savoir et son travail, évidemment, il vous le donne, peut être, et vous en retour vous allez le gratifier, l'honorer, par un chèque. Mais il a droit le refuser. Ça doit arriver souvent, sûrement, s'ils en ont la possibilité. Donc on fait une distinction importante entre le commerçant qui commerce et les professions libérales.

Alors combien ? Combien est aussi un point important dans la nomination des échanges puisque le prix est théoriquement convenu librement entre les partis. En fait c'est rare, quand je prends le train je ne peux pas trop négocier le prix de mon billet. Mais enfin on a le droit de s'arranger sur nos prix. Il y a une, une seule limite dans ce Code civil, toujours intéressant : article 1674 « Dans le cas unique des ventes d'immeubles, si le vendeur a été lésé de plus des 7/12, il peut demander la rescission dans les deux ans ». C'est à dire que si vous vous êtes fait arnaqué de plus des 7/12, vous pouvez exiger que la vente soit annulée ou d'autres compensations. Et une jurisprudence intéressante de 1894 nous dit que cela ne s'applique pas à la vente de meubles. C'est à dire que pour les meubles, on peut vraiment se faire avoir.

C'est intéressant quand même de remarquer que ces six composantes de l'échange ne sont pas indépendantes, puisqu'il y a des heures précises pour acheter certaines choses, vendues à certaines personnes et que les échanges même non marchands sont toujours liés à quand, qui, où. L'échange marchand est donc culturel dans sa forme, dans son lieu, dans son objet, dans sa temporalité. C'est surtout tout de suite un marqueur social : dis moi où et comment tu fais tes courses je te dirai qui tu es. Mais la question que je me pose en tant que... effectivement architecte urbaniste, malgré tout, est ce que c'est un acte créateur de socialité ou d'urbanité. Je me le demande quand je vais... enfin je ne me le demande pas tous les jours, mais quand je vais chercher une baguette à côté de chez moi dans la petite rue, quelle est l'urbanité que je crée en achetant ma baguette ? De la même façon quand je vais faire les grosses courses, comme tout le monde, à l'hyper, quelle est la socialité que je produis ? Quelle est l'urbanité en passant à la caisse de l'hyper ? Autre question, est ce que je crée plus de lien social en achetant mes chaussures rue de la République qu'à Mistral 7... alors pour les étrangers j'explique, rue de la République c'est LA rue d'Avignon, Mistral 7 c'est l'hypermarché à côté.

Alors on est bien obligé de voir, d'admettre, que ce n'est pas l'échange marchand qui crée l'urbanité, mais l'échange interpersonnel qui peut naître, éventuellement, au cours de l'échange marchand. Et voudrais signaler quand même qu'on a un pur produit de l'acte marchand qui vient de s'installer à côté de chez nous, route de Marseille. Nous avons maintenant, depuis quelques jours, un distributeur de pizza fraîches, faites devant vos yeux, dans un distributeur automatique. Donc il n'y a personne, vous mettez quelques euros, je ne sais pas combien, et la pizza se fait sous vos yeux. Donc on a là l'acte marchand pur, il n'y a plus aucune urbanité, mais est ce que c'est vraiment grave ? Ce que je veux c'est une pizza, ce n'est pas forcément discuter avec le pizaiolo. Donc on peut en prendre et en laisser des deux côtés.

Bon, on ne va pas se laisser embarquer dans une phénoménologie du commerce, je n'y connais rien, je passe au deuxième volet qui est... mais il est plus court ne vous inquiétez pas, de l'échange à la ville.

Alors donc pendant ces deux jours on va négliger tout ce qui n'est pas marchand, ça permet d'aller plus vite, parce qu'on va donc négliger la majorité des échanges dans la ville. Puisque dans cette restriction, comment est ce que je prendre en compte des échanges qui sont surtout sociaux et culturels et accessoirement marchands ? Par exemple, représentation théâtrale, c'est un peu marchand bien sûr, quand je passe à la caisse, mais c'est surtout social et culturel. Je le prends en compte ou pas dans les échanges marchands au cours des Journées de Volubilis, on ne sait pas trop hein ? Prendre un café c'est pareil, c'est un peu marchand, mais c'est surtout social. Comment est ce que je pourrais imaginer cet acte là, cet acte social, sans qu'il soit un peu marchand ? Éliminer l'échange marchand ça va aussi nous permettre d'éliminer vite fait toute une partie de la population. Alors déjà tous les SDF, mais ils sont finalement pas si nombreux, mais on peut virer en même temps les, voyons... 7 à 10 % de la population française qui vit en sous le seuil de pauvreté. Je dis 7 à 10 parce que ça dépend des calculs, ça dépend des organismes qui font le calcul, mais en gros, c'est 7 à 10 % sous le seuil de pauvreté, ils n'ont pas les moyens de consommer, donc ils n'ont pas les moyens de la ville. Donc on va se limiter aux citoyens consommateurs.

D'abord, je crois qu'il est nécessaire quand même de rappeler que la ville n'est pas née de l'échange commercial, la ville elle est née de la surproduction agricole qui a permis que certains se dégagent de la charrue pour aller fabriquer autre chose, pour penser, pour écrire et pour enseigner aux autres. Le secondaire, tertiaire, quaternaire, c'est grâce à la surproduction agricole. Alors on a pu faire la ville et passer à autre chose qu'aux légumes. Il n'empêche que dans la ville on a l'avantage d'être beaucoup, et comme pour échanger il faut être au moins deux, la ville se prête assez bien à l'échange. Donc la question centrale : quels rapports la ville entretient-

elle avec le commerce se décompose en deux questions : la ville comme lieu et la ville comme objet.

La ville comme lieu d'échange commercial, j'ai là aussi deux questions. Est ce que l'on crée automatiquement l'échange marchand en créant de la ville. Ben si c'était ça, si c'était vrai, les villes ne se poseraient pas aujourd'hui la question de savoir comment on peut revitaliser les centres villes et le commerce. Et on ne trouverait pas non plus de quartiers sans commerces. La forme urbaine ne suffit pas pour susciter le commerce et il y a des mauvais centres villes, attention il y a des mauvais centres villes. Alors je cite là Jacques Périllat (243), président de l'UCV, union du commerce de centre ville, qui lors d'un congrès en novembre 2001 disait : « Je vais vous dire ce qu'est un mauvais centre ville, la fiscalité y est beaucoup plus élevée, les procédures de construction y sont très difficiles notamment en raison des interventions de l'Architecte des Bâtiments de France, la circulation y est épouvantable, la vie commerciale est en déclin constant. » On voit bien que c'est un mauvais centre ville, ce n'est pas bien. Pour faire un bon centre ville en revanche, le principe est simple « un centre ville doit être géré comme un centre commercial, rien ne doit être laissé au hasard, rien ne doit être négligé : propreté, sécurité, urbanisme, stationnement, animation... », et tout le reste, j'en ai shunté. Alors on peut se demander comment il peut se faire que certaines parties de la ville ne soient pas le lieu de l'échange commercial, ou alors à l'inverse, est ce qu'on peut créer de la ville en créant du commerce ? Eh bien c'est ce que voudrait nous faire croire par exemple Jacques Fournier, qui a le poste éminent de président de l'agglomération nouvelle de Melun-Sénart, et à l'occasion de l'ouverture du Carré Sénart, il a affirmé, à une question des journalistes : « Mais on fait de la ville avec du commerce ». Ce que je crains c'est qu'il y croit lui même. Et alors si c'était vrai, Plan de Campagne, à côté d'ici... ceux d'ici connaissent Plan de Campagne : c'est 150 000 m<sup>2</sup> de surface de vente, apparemment le plus grand de France, peut être d'Europe. C'est une ville, enfin ça va le devenir, sûrement. Alors ça pose quand même quelques problèmes aux urbanistes, mais aussi aux citoyens et aux édiles.

Ville objet de l'échange. Je me souviens d'un colloque qui avait eu lieu à Weimar avec notre ami Franck Eckardt, où on avait entendu des urbanistes municipaux suédois qui nous montraient comment ils essayaient d'attirer dans leur ville – attention, pas le sud de la Suède, tout en haut – plusieurs villes qui essaient d'attirer des gens, pour y vivre, y travailler. Qu'est ce qu'ils mentionnent ? Évidemment ils parlent de leurs commerces, mais ce n'est pas avec ça qu'ils essaient d'attirer le pionnier. Ils parlent de qualité de vie, d'équipements publics, d'écoles, d'enseignement, de capacité de travail, d'environnement, de potentialités culturelles. Les commerces ont s'en fiche complètement, ce n'est pas ce qui va attirer quelqu'un pour aller s'installer à Kirouna ou dans ces villes gelées. C'est à dire qu'on imagine bien qu'il y a des commerces dans la ville, on ne se pose même pas la question. Je veux dire dans un appartement il y a des commodités, mais ce n'est pas avec ça qu'on fait un appartement, et c'est nécessaire.

Autre niveau du marketing urbain, regardez ce que nous disent les plaquettes des programmes immobiliers. Ils ne vous vantent pas les qualités de leur bâtiment, il en a généralement à peu près autant que celui d'à côté, mais il met en valeur le positionnement du programme immobilier dans la ville : c'est près de la gare, c'est près de l'université, c'est loin du bruit. Oui voilà, c'est près de la gare et loin du train en général. Donc on met en avant des avantages qui ne relèvent pas du commerce mais plutôt de la vie urbaine, de la vie en société, des relations possibles, des relations interpersonnelles. On voit bien donc que la valeur d'usage et la valeur d'échange sont indexées à la cote de la ville et du quartier. Je repense en ce moment à une étude qui a été menée dans le Val d'Oise il y a 4 ou 5 ans et qui a montré que lorsque le pourcentage de réussite à l'entrée en 6<sup>ème</sup> baisse d'1 %, d'un point, le prix des appartements baisse dans les 6 mois de 10 000 francs, c'était à l'époque des francs. On n'est pas vraiment dans l'échange commercial direct, ce n'est pas la valeur de l'appartement, la valeur de la ville, c'est la valeur des professeurs qui fait le prix de l'appartement. C'est intéressant.

Bon, ville synonyme d'échange, mais aussi d'isolement et d'indifférence. Tout le monde sait cela. La ville, on est nombreux et on est totalement anonyme. Il y a aussi une publicité qui nous montrait récemment, qui vendait une voiture qui s'appelle l'Espace... espèce de truc là, et on voyait un homme marcher au milieu d'une foule, mais il était séparé de la foule par un grand vide autour de lui sur le trottoir. Et « le luxe c'est l'espace » disait la publicité, c'est à dire que le luxe dans la ville, c'est ne pas être mêlé, côtoyé aux autres, c'est d'être à l'aise. Et le roi marchait comme cela il me semble à Versailles.

Bon, dernier point il me semble important de le dire, peut-on imaginer la ville sans échange marchand. Bon déjà il y a le commerce électronique, ça marche bien... maintenant ça marche bien, il a augmenté de 60 % dans l'année là. Donc on pourrait imaginer des pizza automatiques, du commerce automatique, électronique, il n'y a plus besoin de commerces. Pourtant la ville serait peut être encore la ville, dans une autre forme.

Alors maintenant j'arrive à la conclusion, vous êtes bientôt sortis de l'auberge. J'ai cinq questions.

À la question : l'échange marchand est-il le type d'échange qui caractérise la ville ? Je réponds non. Moi, vous faites ce que vous voulez.

À la question : l'échange marchand produit il quelques civilités ? Je réponds non, mais avec circonstances atténuantes.

À la question : le commerce est-il fondateur de la ville ? Non.

À la question : le commerce a-t-il besoin de la ville ? Non. La preuve il le fait ailleurs, il le fait en dehors.

À la question : la ville a-t-elle besoin du commerce ? Bien oui, un peu quand même.

Alors ne demandons pas au commerce de faire autre chose que ce pourquoi il est fait, produire de la plus value en échange de la distribution de biens et de services.

Ne demandons pas au commerce de pallier aux manques de l'urbanité, aux manques de la ville, aux manques de la socialité, et ne laissons pas le commerce remplacer l'urbanité parce que c'est beaucoup plus facile à faire. La ville est d'abord le lieu du politique, c'est à dire de la vie en commun et de l'organisation de notre vie en commun. Et là j'ai retrouvé, vraiment pour finir en beauté, un petit mot de Boccaccio, ça vous dit quelque chose Boccaccio ? « La ville est le foyer d'échanges et de culture où s'élabore l'urbanité », je ne sais pas où il a trouvé ça. Et vraiment pour terminer, Henri Gaudin, qui est un architecte que j'aime bien, ce n'est pas seulement pour ça que je vous cite son mot, il dit : « Parler d'espace, c'est envisager comme dans tout rapport à autrui la question de la relation, la question de l'être ensemble ».